

Pourriez-vous vous présenter brièvement, en donnant votre nom, votre date de naissance et le lieu où vous avez grandi ?

Je suis né le 22/09/1933. Je m'appelle Johny Schmit. J'ai grandi à Friedbusch.

Pourriez-vous présenter vos parents en quelques mots ?

Mon père s'appelait Néckel et était originaire de Friedbusch. Il est né en 1900. Ma mère se nommait Hélène Spaus et provenait de Fischbach.

Pourriez-vous aussi nous en dire plus sur vos frères et sœurs ?

Mon frère est né en 1929 et avait épousé Léonie Nilles, qui était originaire de Consthum. Ma sœur avait épousé un certain monsieur Colles à Bettembourg.

Quel âge aviez-vous lorsque la Wehrmacht allemande a envahi le Luxembourg ?

J'étais en 1^{re} année à l'école à Clervaux. Je me souviens parfaitement du moment où les Allemands sont arrivés du nord avec leurs chars et leurs chevaux. Ils se dirigeaient vers la France.

À l'époque, vous alliez à l'école. Y avez-vous constaté des changements ?

À l'époque, j'avais pour instituteur M. Thewes. Lorsque j'ai repris l'école en 3^e année, il avait été remplacé par un Allemand. En effet, M. Thewes avait refusé de porter l'uniforme, ce qui lui a valu d'être transféré en Allemagne. Il aurait également dû faire le salut hitlérien, mais ce faisant, il regardait toujours par terre. Les mots « Heil Hitler » ne sont jamais sortis de sa bouche. C'est pour cette raison qu'il a été transféré.

Votre nom a-t-il été modifié ?

Oui, en Johannes. Mon frère Pierre est devenu Peter. Je ne sais plus s'ils ont changé le nom de ma sœur.

Avez-vous été impliqué dans les Jeunesses hitlériennes ?

Non.

Mais votre frère, oui, si je ne me trompe ?

Oui, un peu.

Pourriez-vous nous expliquer ce qu'il devait faire dans les Jeunesses hitlériennes ?

Il devait marcher jusqu'au château de Bourscheid, où il a ensuite été mis au pas avec les autres garçons.

Qu'en était-il de l'approvisionnement alimentaire durant la guerre ?

Ça se passait très bien. Nous étions agriculteurs et pouvions abattre nos animaux en fonction de nos besoins. Le peseur est venu à l'improviste et est descendu à la cave pour peser 2 porcs sans y regarder. Ensuite, ils s'installaient dans le séjour avec un verre de schnaps. Le peseur emportait toujours suffisamment de viande pour sa consommation personnelle. Un jour, il a dit qu'il avait déjà pesé beaucoup de cochons, mais qu'il n'en avait jamais pesé un avec 2 queues. Il n'a pas trahi mon père. C'était un Luxembourgeois honnête.

Le 30 août 1942, l'enrôlement de force a été décrété au Luxembourg. Vous souvenez-vous encore de ce jour ?

Non. J'avais juste entendu dire que les jeunes hommes luxembourgeois étaient réquisitionnés pour servir dans la Wehrmacht, mais sans plus.

N'aviez-vous personne de concerné dans votre famille ?

Si, mon cousin d'Ettelbruck. Il aurait également dû partir à la guerre. À la place, il s'est rendu à Goebelsmühle à vélo et a caché sa carabine dans un tuyau qu'il transportait sur son vélo. Il est ensuite venu chez nous, et mon père l'a envoyé à l'étage dans une chambre. Mais il ne voulait pas rester tout le temps à l'intérieur, et lorsque les Allemands étaient devant la maison, il se montrait à la fenêtre. Mon père a donc dit qu'il ne pouvait pas rester et l'a envoyé dans un bunker qu'ils ont aménagé ensemble dans un taillis de chênes. C'est là que lui et 2 autres se sont cachés pendant quelques semaines, mais ils ont ensuite été dénoncés. Mon père l'a alors caché dans un bunker près du « Dosbaach ». L'un d'eux s'était blessé en creusant et souffrait d'une septicémie. Ils ne savaient pas quoi faire. Mon père l'a amené à la maison et s'est rendu à vélo à Hosingen chez le médecin, qu'il a prié de venir parce que ma sœur était malade. Une fois le médecin arrivé, le jeune homme s'est montré. Le médecin n'était toutefois pas trop surpris, car il était loin d'être le premier qu'il devait soigner. Il a envoyé mon père à l'étable pour traire la vache afin qu'il puisse donner le lait à boire au blessé. Cela devait servir de remède à la septicémie. Et cela a fonctionné. Au bout de 3-4 jours, il l'a accompagné au bunker, où il a à nouveau pu aider à creuser, etc. Comme ils n'avaient pas de tôle pour le toit du bunker, ils sont allés en chercher à Kautenbach, près du chemin de fer. Ils ont ensuite posé la tôle sur le bunker de façon à avoir un toit sur la tête. À Consthum, ils ont trouvé un poêle qu'ils ont démonté ensemble et transporté jusqu'au bunker en passant par une vallée, où ils ont dû couper des clôtures. Le lendemain, le fermier s'est énervé en découvrant ses clôtures démolies.

Votre père a d'abord caché quelqu'un à la maison, puis dans un bunker et dans un autre bunker. Pouvez-vous nous raconter comment il a commencé à cacher les jeunes hommes et comment ils ont ensuite repris la route ?

Il en est venu de partout, la rumeur s'étant répandue qu'il cachait des déserteurs.

Combien d'hommes se sont finalement retrouvés dans ce bunker ?

17. Ils étaient nombreux.

Quelle était la taille du bunker ? Vous avez dit que 17 hommes y étaient cachés.

Il était assez grand, mais bon nombre d'entre eux patrouillaient de tous côtés pour s'assurer que les Allemands ne s'approchaient pas trop. Mais aucun Allemand n'est jamais venu. Mon père avait repéré un bon endroit. Il était situé près d'un ruisseau et, pour conserver la viande au frais, ils avaient placé une marmite galvanisée dans le ruisseau.

Comment a-t-il été possible d'approvisionner 17 hommes ? Cela demandait beaucoup de vivres.

Ma mère faisait du pain trois fois par semaine. Pour cela, il fallait allumer le four, puis y insérer le pain à l'aide d'une pelle à pain. Quand il était prêt, mon père l'apportait aux hommes dans le bunker. Même chose pour le lait. Il leur en amenait toujours, et une fois, sur le chemin du retour, il a vu les Allemands et s'est caché derrière un rocher. Les Allemands sont passés à 50 cm de lui. L'un d'eux a dit : « Maintenant, on se casse, on reviendra. Parce qu'il passe sûrement par ici ». Ils parlaient de mon père. Une heure plus tard, il est rentré à la maison. Ma mère n'était pas au courant de tout ça. Elle avait donc peur qu'il se soit fait attraper par la Gestapo. Une autre fois, en sortant du bunker, il est tombé sur deux Allemands de l'Eifel qui se tenaient là armés de leurs carabines. Il les a invités à venir à la maison pour leur donner des vêtements secs, car ils étaient complètement trempés. Ils l'ont

suivi et sont restés chez nous pendant un certain temps. Pendant la journée, ils dormaient dans la grange. Un jour, ils ont dit qu'ils allaient partir. Ils nous ont rendu les vêtements et ont remis leur uniforme. Et ils sont partis. Ils avaient pourtant encore essayé d'aller eux aussi dans un bunker. Mais mon père ne pouvait pas se le permettre, car on ne pouvait pas savoir ce qu'ils avaient derrière la tête. S'il les y avait amenés, il aurait pu se faire arrêter.

Vous avez vous-mêmes passé une nuit dans le bunker. Pourquoi ?

Nous voulions aller à Bettendorf le lendemain.

Vous étiez donc en danger ?

Oui. Je me souviens que 2 autres gars nous ont accompagnés avec leurs revolvers sur presque tout le chemin jusqu'à Kautenbach. De là, nous sommes allés à Bettendorf pour nous cacher. Dès que le calme a été rétabli, j'ai accompagné mon parrain au champ pour l'aider à rentrer les ballots de foin.

Pourquoi étiez-vous en danger ? Que s'était-il passé ?

La Gestapo voulait nous arrêter.

Étaient-ils au courant que votre père cachait des hommes ?

En effet. Mais tout est resté calme. Les Allemands avaient cessé de venir dans nos parages. La nuit, les jeunes hommes se couchaient toujours autour de notre maison, car mon père et mon frère passaient la nuit dans le bunker. Ils revenaient ensuite tôt le matin pour traire les vaches.

Comment se fait-il que les Allemands savaient que votre père cachait des hommes ?

On en parlait partout. Ceux du sud du pays disaient toujours qu'ils allaient se rendre à Friedbusch où ils seraient en sécurité. Or, mon père ne pouvait pas les loger à la maison. C'est la raison pour laquelle il les menait au bunker.

Donc tout le monde savait que votre père cachait des hommes ?

Oui, je dirais même, un peu trop.

Et d'où preniez-vous l'eau ?

À côté du bunker, il y avait un petit ruisseau. Le tout avait été bien réfléchi. Mon père avait repéré un bon endroit. Aujourd'hui, ce ruisseau s'y trouve toujours.

Qu'en était-il de l'hygiène ? Les hommes étaient-ils souvent malades du fait qu'ils ne pouvaient pas se laver assez souvent ?

Ils avaient la possibilité de faire leur toilette dans le ruisseau.

Et votre père leur coupait les cheveux tous les dimanches ?

Il se rendait chaque dimanche au bunker pour leur couper les cheveux. Un jour, il n'a trouvé que mon cousin à son arrivée. Il était en train d'éplucher des pommes de terre. Lorsqu'il lui a demandé où étaient les autres, celui-ci a répondu qu'ils étaient allés nager à Dirbach. Ces idiots allaient donc se baigner à l'endroit même où un hôtel hébergeait des Allemands. Le soir, après avoir fait sécher leurs vêtements au soleil, ils sont revenus au bunker. Mon père les a sermonnés et les a avertis que si cela se reproduisait, ils ne recevraient plus rien à manger. À partir de ce moment, ils se sont tenus à carreau.

S'est-il jamais produit une situation vraiment dangereuse dans le bunker ?

Oui, le danger guettait tout le temps. C'est la raison pour laquelle les hommes montaient en permanence la garde autour et aux alentours du bunker. Ils avaient également repéré une voie de fuite qu'ils auraient pu emprunter.

Les hommes dans le bunker avaient-ils aussi des armes ?

Oui, ils étaient tous armés. Ils avaient servi auparavant dans la Wehrmacht. Ils avaient également des lampes à acétylène. Quelqu'un devait donc forcément leur fournir de l'acétylène. Mais je ne saurais pas vous dire qui. Sans acétylène, les lampes ne pouvaient pas fonctionner. Et il n'y avait pas d'électricité.

Qu'y avait-il d'autre dans le bunker ?

Une longue table à laquelle ils prenaient leur repas.

D'abord, il s'agissait de creuser le bunker, puis de le recouvrir de tôle. Pourriez-vous nous décrire à quoi cela ressemblait ensuite ?

Lorsqu'on se plaçait sur le toit, on avait du mal à reconnaître qu'il s'agissait d'un bunker. Il était recouvert de branchages, de sorte que dans le pire des cas, on y aurait été précipité avec la tôle en marchant dessus. Nous devions mener les vaches dans les taillis de chêne. Les hommes du bunker nous rejoignaient et emportaient tout ce que nous avions dans notre sac à dos.

Vous, en tant qu'enfant, avez donc aidé à approvisionner ces hommes ?

Oui.

Votre père avait-il décidé dès le départ d'aider les hommes à se cacher ?

Oui. Le frère de ma mère avait été arrêté à Troine. Il a été dénoncé par un Allemand qu'il logeait chez lui dans l'attente de traverser la frontière belge. On y faisait passer quotidiennement des déserteurs en Belgique. Il les aidait. Cet Allemand l'a dénoncé. Un matin, ils sont venus le chercher et l'ont exécuté à la guillotine. Le lendemain, le journal relatait que l'on avait recueilli son sang pour les soldats blessés. Ma mère a exigé ensuite de mon père qu'il arrête. Mais il a répondu qu'il voulait continuer ce qu'il avait commencé.

Comment avez-vous vécu la libération en septembre 1944 ? Votre père a certainement averti les hommes qui se trouvaient dans le bunker. Pourriez-vous nous donner quelques détails à ce sujet ?

Il n'y a pas grand-chose à raconter. Un homme a traversé le village en courant et a emmené l'accordéon d'une habitante pour en jouer en route vers Schlindermanderscheid. Tous se sont rendus à Schlindermanderscheid, personne n'est resté dans le bunker. Cela n'avait d'ailleurs plus de sens, puisqu'ils étaient libérés.

Là-bas, ils se sont rendus à l'église, si je ne me trompe ?

Oui, ma mère avait préparé le déjeuner, après quoi ils se sont tous rendus à Schlindermanderscheid. Il y avait kermesse. C'est toujours le cas aujourd'hui le 10 septembre. C'est la raison pour laquelle ils voulaient se rendre à la messe à Schlindermanderscheid. Deux chars y ont alors remonté la rue, et les deux hommes qui se trouvaient devant la porte ont soufflé dans leur trompe, de sorte que tous leurs collègues se sont précipités dehors et se sont cachés dans les buissons derrière l'église. Les chars ont poursuivi leur chemin vers Consthum, Holzthum et ensuite vers Rodershausen. Ils l'avaient donc échappé belle. Si les chars étaient arrivés 10 minutes plus tôt, nous aurions été en route vers

Schlindermanderscheid : les 17 hommes du bunker, mon père, mon frère et moi-même. Si nous avons réussi alors à nous cacher à temps dans les buissons, ils n'auraient au moins pas pu nous tirer dessus.

Comment avez-vous vécu la bataille des Ardennes, et où vous trouviez-vous à l'époque ?

La veille, nous avons entendu des tirs en provenance de Hoscheid. Et depuis Consthum, une balle a traversé notre pièce arrière à travers le bois et le toit en tôle. Ma mère venait tout juste de quitter cette pièce, lorsque le bruit a retenti. Mais nous ne nous sommes pas inquiétés de cet incident. Le lendemain, on nous a envoyés à la messe, et lorsque nous sommes arrivés à Schlindermanderscheid, le curé est venu à notre rencontre et nous a renvoyés à la maison en nous disant que près du cimetière, cela regorgeait d'Allemands. Nous nous sommes donc précipités à la maison, et les chasseurs-bombardiers ont rasé nos têtes sans nous tirer dessus. Sans doute ont-ils vu que nous étions des enfants. Nous avons également vu arriver un certain nombre de chars américains qui ont perdu quatre grenades à main. Lorsque nous les avons aperçus, nous étions là avec les enfants des voisins à fixer ces grenades. Je n'ose imaginer ce qui aurait pu se passer. Si l'un d'entre nous les avait dégoupillées, nous y serions tous passés. Lorsque nous sommes rentrés à la maison, mon père les a cachées sous un lit. Elles s'y trouvaient toujours après la bataille des Ardennes. Aucun Allemand n'y avait touché. Mais ils avaient emporté tous les sommiers dans leurs bunkers. Ils y menaient la belle vie. Ils avaient abattu toutes nos vaches. Les peaux étaient étalées autour de la porte. Ils avaient également tué les cochons. Mon père avait encore essayé de cacher un fer à repasser dans les pommes de terre. Ensuite, il nous a suivis en direction de Kautenbach. C'était le seul chemin que nous pouvions encore emprunter pour fuir. De Kautenbauch, nous avons continué vers Wiltz.

Vous et votre famille avez donc fui ?

Nous avons emmené tous les habitants de Friebusch sur notre charrette à cheval. Nous y avons chargé tout ce que nous pouvions. À Kautenbach, l'un des hommes du bunker nous a préparé de quoi manger. À Wiltz, nous avons été hébergés chez le cousin de mon père. Certains ont été hébergés à la brasserie. Le lendemain, mon père a déclaré que nous devons partir. Il craignait que l'on nous fusille si l'on nous attrapait. Le maire a traversé les rues avec une clochette et a averti les gens de ne pas quitter Wiltz. Mon père a insisté pour que nous partions malgré tout, et c'est ce que nous avons fait. Les obus et les avions fusaient au-dessus de nos têtes. Mais nous avons tous survécu.

Votre père avait encore caché autre chose que le fer à repasser. De quoi s'agissait-il ? Pourriez-vous nous raconter cette histoire ?

Oui, un jambon. Il l'avait emballé et caché dans un tas de fumier. Plus tard, il nous est vraiment venu à point, car nous n'avions rien à manger.

Il s'y trouvait donc encore à votre retour ?

Oui. Il était intact. Après quelques jours à la maison, mes parents ont regardé en direction de Hoscheid. Cela n'avait pas été possible auparavant à cause du brouillard. Ils ont pu apercevoir quelques bovins à Hoscheid. Nous en avons attrapé un et l'avons ramené à la maison pour le tuer afin d'avoir de quoi manger. Nous n'avions pas grand-chose à l'époque.

Lors de la libération du Luxembourg, vous êtes donc retourné dans l'Oesling ?

Oui, quelques jours plus tard. Je ne me souviens plus qui nous avons envoyé en éclaireur pour voir si la voie était libre. Il est revenu à vélo et nous a dit que tout était calme. Nous sommes donc retournés en passant par Pratz et Heiderscheid. Le lendemain, nous avons poursuivi notre chemin par

Goebelsmühle et Bourscheid, où les Américains avaient heureusement construit un pont en bois. Notre cheval refusait de traverser ce pont parce qu'il faisait un bruit effrayant. Mon père s'est vu obligé de le faire avancer à la baguette.

Dans quel état avez-vous retrouvé votre village ?

La salle de séjour était propre. Ils avaient retiré le poêle de la cuisine et l'avaient placé dans le séjour. Les fenêtres étaient elles aussi intactes. Les tuyaux du poêle avaient toutefois disparu. Mais mon père a trouvé des tuyaux dans la forêt et a allumé le poêle. Comme il était encore partiellement gelé, l'émail s'est écaillé.

Votre maison était-elle fort endommagée ?

Oui. Il y avait des dégâts d'obus partout. Il a entrepris lui-même la plupart des réparations. Par la suite, il a appris qu'il y avait des ouvriers à Schlindermanderscheid, dont des plâtriers, auxquels il a demandé d'enduire un plafond. Lorsque nous sommes montés au grenier, les deux ouvriers étaient couchés sur le lit. Mais il ne pouvait rien leur dire. Ils se sont alors levés et ont finalement entamé les travaux. Nous n'avions pas non plus d'électricité. Les Allemands avaient détruit toutes les conduites jusqu'à Schlindermanderscheid.

Les gens se sont-ilsentraîdés pour la reconstruction ?

Chez nous, non. Mon père faisait tout lui-même.

Quelles pensées vous viennent à l'esprit lorsque vous repensez à la guerre aujourd'hui ?

Des pensées très particulières. Les temps étaient graves. La guerre, c'est la guerre. Si tu n'étais pas de leur côté, tu risquais ta peau. Ils s'installaient souvent dans notre salle de séjour. Et ils étaient toujours très bruyants. Puis, une autre personne est arrivée avec une machine à écrire. Ils frappaient la table de leur poing. « Il y en a marre, dis la vérité ou je te tire une balle dans la tête ! » Ces menaces s'adressaient à mon père. Mais cela n'a jamais eu lieu.